

Pascal LERAY

L'ODEUR
DES NÉONS
récit

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères

www.lechasseurabstrait.com
patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-085-1
EAN: 9782355540851

ISSN collection Djinn: 1957-9772

Dépôt Légal: janvier 2010

Copyrights:

© 2010 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal LERAY

L'ODEUR DES NÉONS
récit

djinns
collection

Pascal LERAY

L'ODEUR DES NÉONS
récit

Le chasseur abstrait éditeur

Un meurtrier dans une chambre. Il apprend à attendre.

Chaque soir, quand il rentre, sa chambre a changé de dimensions. Un jour, elle rétrécit. Le lendemain, elle s'allonge. Un autre jour elle est toute ronde. Le lit est au milieu, le bureau a fondu. Il s'allonge et écoute les bruits de la ville. Leur coordination lui semble sûre. Parfois le chemin qui conduit de l'accueil à la chambre. Des couleurs inextricables se succèdent, séparées par de lourdes portes coupe-feu. Mais la chambre est toujours reconnaissable : sur le mur extérieur est suspendue une reproduction de Sol LeWitt. Une géométrie aux formes impossibles. Ce dont le meurtrier ne se rend pas nécessairement compte, c'est que la figure change, elle aussi, de jour en jour.

Dans cet hôtel on sert un café jaune pisseux. Le goût en est immonde et pour l'améliorer, le meurtrier le chauffe

sur une gazinière portative. Il verse le contenu du gobelet dans un récipient métallique (une boîte de conserve) qui lui sert de casserole. Le liquide jaune se densifie, prend une teinte noirâtre et un aspect crémeux. Il replace la matière indéterminée dans le gobelet qui se déforme, sous l'effet de la chambre. À côté de sa chambre, le salon hostile. Une table ronde et quelques chaises et, dans un coin, un téléviseur suspendu au plafond. Trois rangées de chaises sont installées devant. Même désert, le salon est hostile. Les murs lui pissent du sang à la face. Le téléviseur est détraqué et il ne parvient à stabiliser l'image, qui se défile sans cesse.

L'infinité des chaînes qui sont accessibles sur ce poste ne le réjouit pas, bien au contraire : il change de chaîne. Les visages se succèdent, accusateurs, ramènent le meurtrier aux vagues de souvenirs nuisibles, à la nuit, il rage contre ces chaînes liguées, il écrase son pouce contre le bouton qui interrompt tous les programmes à la cent-cinquième chaîne.

Un petit groupe s'est installé. Les uns ont pris place autour de la table ronde. Quelques autres sont assis devant le téléviseur. Ils semblent s'animer au moment même où le meurtrier prend conscience de leur présence. On s'exclame en le voyant :

« C'est un autre ! Il n'a plus ce visage. »

« Plus maintenant. »

Le meurtrier regarde interloqué ces spectateurs qui n'en reviennent pas de ce visage altéré, de cette silhouette changée. Une jeune femme excessivement joyeuse et provocante (elle a sans doute bu) lui demande :

« Alors, meurtrier ? Alors, mon homme, qu'as-tu fait aujourd'hui ? »

« Rien, ma douce. J'ai tué la lumière. »

En l'absence de contrat, dans une ville dont la population apparaît singulièrement fantomatique (le meurtrier ne sait pas encore qu'il est en Iglotoir), la seule occupation qu'ait trouvée le meurtrier pour se distraire est de tirer des coups de feu sur les rais de lumière qu'il perçoit. Les murs de sa chambre sont criblés d'impacts de balles, que la femme de chambre nettoiera au matin. Jamais le meurtrier n'atteint la reproduction variable de la toile de Sol LeWitt.

— C'est vrai, meurtrier, tu as fait ça ? Tu me montreras, dis ?

Le meurtrier se tait. Un homme (le gardien de l'hôtel, lui-même éméché) maugrée : « Les néons du supermarché, allumés de jour comme de nuit, grésillants... » Leur grésillement est incessant, en effet. Et incroyablement sonore. La vibration envahit tout l'hôtel et se concentre particulièrement sur la chambre du meurtrier, qui n'en a cure.

« Tu me montreras ? »

La jeune femme croise ses longues jambes régulières, dont le dessin est accentué par les résilles. Le meurtrier ne montrera rien. Il rentre dans sa chambre sous les ricanements bizarres de cette société évanescence (tous se disperseront après que le meurtrier aura fermé la porte). Il apprend à attendre. Il attend qu'on le contacte pour un gros contrat. L'affaire ne vient pas. Il n'y a pas de téléphone dans cette chambre dont il n'a laissé l'adresse à personne. Mais il ne doute pas qu'on saura le trouver. On lui dira sa cible. Il s'exécutera. Et touchera un bon pactole. Pour l'heure, le meurtrier tue ses journées en traquant la lumière. Et la fille qui fait mine d'avoir des attentions pour lui. Il passe un deuxième tour de clef et s'assure que la porte est fermée comme il sied.

Chaque nuit, les rayons de lumière se font plus rapides et sinueux. Les trous au mur font un dessin indigne d'interprétation.

Le meurtrier dessine des figures dans le sable. Il laisse son doigt glisser sur le sol durci de lumière. Embarrassé, il détourne le regard de cette surface absolue, d'industrie permanente. Il longe les fondations à nu de l'hôtel à la recherche d'une zone d'ombre qui semble ne plus exister du tout. Le meurtrier contourne tout l'hôtel et parvient ainsi à tourner le dos au désert assassin. Iglotoir devant lui, le meurtrier en découvre le nom sur un panneau planté à quelques mètres de l'hôtel, dans une direction indéterminée. Si bien que, de quelque côté qu'on se trouve, on puisse penser qu'on est en Iglotoir.

Iglotoir est une ville peu banale. Une ville ou un village, un bourg, comme on voudra. L'entité administrative que représente Iglotoir est surtout vague. Même sa situation géographique relève de la confusion. Quand on demande : « Mais où est donc Iglotoir ? », il n'est pas rare de se voir répondre d'un seul mot : « ici » quand on y est, « là »

quand on est dans une ville voisine, «là-bas» si celui qui répond veut voir l'endroit très loin de lui. Au final, la réponse révèle plus la disposition psychologique de celui qui répond que la distance réelle qui vous sépare d'Iglotoir. Et si la réponse varie à la fois tant (là où elle devrait converger, quel que soit votre interlocuteur, vers un point de l'espace bien déterminé) et si peu (seuls trois adverbess sont fournis par la langue pour indiquer Iglotoir), c'est sans doute que le lieu lui-même est soumis à des variations dont on ne pourrait dire si elles sont plutôt spatiales ou temporelles.

Il y a bien, en Iglotoir, quelque chose qu'on peut appeler une gare. L'édifice est tremblant et peu de voyageurs s'y pressent. Il est vrai que l'endroit n'est fréquenté que par les voyageurs qui sont absolument obligés de transiter par cette gare dont le nom est associé à d'innommables drames. On ne passe pas en Iglotoir pour le plaisir. Éventuellement, pour se détruire. Mais rares sont ceux qui projettent d'en finir par le biais d'un voyage sans destination (Iglotoir, c'est entendu, n'est pas une destination). Celui qui vient ici pour se dissoudre (comment dire autrement) n'agit ni par volonté, ni même en conscience. Les voyageurs qui passent par la gare d'Iglotoir ne sont que des silhouettes. Ils n'attendent pas un train en particulier, il n'y a pas d'horaires à cette gare. Ils restent sur le quai et s'engouffrent dans le train qui vient, sans jeter de regard sur ces tableaux qui n'indiquent rien, sinon la rouille qui en a arrêté le mécanisme. Ils partent pour nulle part. S'il leur était possible de rassembler leurs pensées, la seule fin qu'ils pourraient

imaginer à leur trajet serait le fracas de la tôle et l'engloutissement de leur wagon dans les eaux du fleuve Selaiv, où nombre de leurs prédécesseurs ont péri avant eux. Où trouveraient-ils la conscience d'une telle issue, pourtant ? N'arrivent ici que des voyageurs épuisés, conduits par leur épuisement, même. Le fleuve n'est pas visible de la gare. Le seul paysage visible ici, ce sont des rails qui percent une étendue jaune dont rien ne saurait dire si elle décrit l'espace d'un désert ou si c'est une brume acide qui a effacé les contours de l'espace. Le meurtrier ne parviendra jamais à la gare d'Iglotoir, il n'en imaginera pas même l'existence. Sa conscience est trop solide, même après des jours de quasi-inexistence qu'il ne peut plus compter. On le jugerait autre, excessivement autre, alors que la population iglotorienne qui fréquente la gare ne connaît pas l'altérité.

[...]

du même auteur :

- **Portrait de la série en jeune mot**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Émilie Guermynthe**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Réflexe, 1 - *Cahiers d'études sérielles***
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **L'intérieur extérieur - *Nouvelles de la réalité***
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Avec l'arc noir**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Réflexe, 2 - *Sériettes oubliées***
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2009
- **Le sens des réalités**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2009

- **Une sériographie - *Portable de Pascal Leray***
Le chasseur abstrait éditeur - Cahier de la RaI,m n°11 - 2008
- **Ceci n'est pas une série - dirigé par Pascal Leray**
Le chasseur abstrait éditeur - Cahier de la RaI,m n°9 - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer janvier 2010

ISBN : 978-2-35554-085-1
EAN : 9782355540851

ISSN *Collection Djinns*: 1957-9772

Dépôt Légal : janvier 2010



L'interrogatoire est minutieux, méticuleux. Il draine une énergie invraisemblable. À des moments, le meurtrier ne s'entend plus répondre. Il prononce des mots réflexes aux questions des policiers qui ne comprennent pas grand-chose à ses réponses. Il ne sait pas combien de jours il a déjà passé dans cet hôtel mais, dit-il, il y a eu « plusieurs nuits par jour » et il essaie peut-être d'expliquer ces nuits multiples à son auditoire mais les deux hommes de loi ne comprennent rien à rien et agitent les bras régulièrement, quand ils entendent des paroles aberrantes et suspectes. Le meurtrier s'égare dans le détail des nuits liquides, sinon des pluies de nuit, de ces autres qu'on dit pulvérines, qui peuvent causer des asphyxies momentanées et des décharges d'hallucinations, sans même parler des nuits acides, corrosives pour la peau. « Est-ce là la raison de cette altération constante mais irrégulière de votre visage ? »



9 782355 540851

www.lechasseurabstrait.com

Prix: 16 €